

CXXVIII.—VOYAGEUR INATTENDU

Un matin, avant l'heure accoutumée, le pont levis le château de Noxford fut abaissé.

Six cavaliers choisis parmi les plus sûrs et les plus fidèles des vassaux du duc étaient déjà en selle. Trois valets avaient en main des bêtes de bât chargées de provisions.

Des serviteurs tenaient par la bride deux solides palefrois et une mule au corps mince et nerveux, aux jambes fermes.

Henri de Mercourt, Martial et Marguerite se trouvaient à quelques pas, en costume de voyage.

Ils allaient quitter le château de Noxford et dire adieu à leur hôte illustre et malheureux.

Des adieux solennels et touchants se firent.

Et le seigneur de Kervien et le fils de Jean Dacier, ainsi que la fille d'Ellen, placée entre eux deux, s'engagèrent sur le pont-levis, accompagnés de leur escorte et des serviteurs.

Mais ils n'étaient pas les seuls à chercher leur voie, parmi le chaos des montagnes, vers le manoir de Claymore.

Celui à qui Marguerite ne cessait aussi de songer, Julien d'Avenel, Christie de Clinthill et la compagne de l'invincible soldat continuaient à orienter, eux aussi leur marche vers le même but.

Seulement, cheminant dans une contrée qu'ils savaient infestée d'ennemis, n'ayant que trop appris quels périls les entouraient, ils étaient obligés de modérer leur ardeur.

On aurait dit que le destin, au moment où ils étaient en quelque sorte près d'atteindre la route qui les aurait menés directement au manoir de Claymore, les en éloignait à plaisir.

Ah ! s'ils avaient rencontré Joë !

L'ancien pirate à qui le pays avait fini par devenir familier les aurait eu vite amenés au manoir du chevalier d'Avenel.

Lui aussi, du reste, battait la campagne : mais dans d'autres conditions...

En réalité, comme le chien qui a perdu son maître et qui cherche sa voie, trace souvent sur le sol des cercles de plus en plus étendus, le marin parcourait, dans un circuit continu, le terrain environnant en s'éloignant chaque jour davantage du manoir.

Mais il y avait encore une autre chose :

En effet, tandis que Julien se voyait en quelque sorte arrêté au moment de venir se jeter dans le bras de sa mère, Stewart Bolton rentrait, lui, à Edimbourg et préparait le coup qui devait terminer, couronner sa carrière.

Employant toute l'habileté qu'il possédait pour faire le mal, l'ancien intendant était en train de racoler tout ce qui se trouvait de bandits disponibles, le dessus du panier des gens de sac et de corde, afin de lâcher sur la demeure d'Avenel une horde telle que toute fuite ou défense fût impossible.

Il ignorait la mort de Somerset, et il se disait que la destruction de la famille et la demeure du chevalier d'Avenel, en somme, servirait encore l'Angleterre.

Il ne faisait même plus surveiller la manoir.

Stewart Bolton ne connut donc pas l'arrivée à Claymore d'un voyageur vêtu de fourrures brutes...

Cette arrivée eut lieu une après-midi où Ellen se promenait mélancoliquement, avec son père, lord Mercy, parmi les fleurs semées devant le manoir, s'entretenant avec lui de la chère disparue.

Elle vit déboucher dans la large allée un homme robuste, au costume rustique.

Le vieil highlander qui veillait dans l'allée l'avait aperçu, lui aussi, et s'était porté à sa rencontre.

Après l'avoir interrogé, il s'approcha d'Ellen.

— Cet étranger, annonça-t-il, prétend venir de loin, chargé d'un message pour lady Ellen Mercy.

— Un message ?... pour moi ?...

Quelle signification donner à cet événement ?...

Marguerite vivante et parvenant à lui donner de ses nouvelles ? Non... non...

Elle n'osait y croire... et cependant...

— Je suis lady Ellen, dit-elle au messager d'une voix coupée de tremblements. Ce que vous annoncez est-il bien vrai ; vous avez réellement été chargé de quelque commission pour moi ?...

Pour toute réponse, le visiteur exhiba, d'une poche ménagée sous son vêtement, un pli fermé froissé et chiffonné.

La fille de lord Mercy s'en saisit d'un mouvement impulsif, en dévora les yeux la suscription :

" A lady Ellen Mercy, ma mère. "

Et un cri étouffé, étouffé par l'intense saisissement, râla dans sa gorge ; ses yeux se fermèrent et elle chancela.

Lord Mercy, accouru, n'eut que le temps de la soutenir.

Mais l'excès de l'émotion qui l'avait terrassée la ranima, et elle se

redressa d'une secousse galvanique, ses yeux brusquement dilatés, et ces mots incohérents, affolés, faisant trembler ses lèvres :

— Ma fille !... Marguerite !... Ciel !...

Lord Mercy devinait-il bien ?

Il enleva la lettre à Ellen et la parcourut à son tour.

— Notre enfant est retrouvée, dit-il après avoir déchiffré d'un coup d'œil le naïf message de Marguerite. Elle est en sûreté. Dieu soit béni !

Oui ! le destin avait réellement pitié de lui, sur la fin de sa carrière.

La bienheureuse nouvelle se répandit aussitôt dans le manoir.

Ellen, défaillante de joie, alla l'annoncer elle-même à sa chère Marie d'Avenel.

Les deux femmes restèrent longtemps dans les bras l'une de l'autre, embrassées.

La châtelaine, obéissant à une impulsion qu'elle ne pouvait comprendre, murmurait intérieurement :

— Marguerite est retrouvée. Pourvu qu'il en soit bientôt de même de Julien !

Et ayant recommandé de donner les soins les plus pressés au porteur de ce message sauveur, elle s'empressa d'en envoyer communication à la reine d'Ecosse.

Marie Stuart avait montré trop de compassion envers Ellen pour ne pas être avisée aussitôt.

De plus, le prochain courrier, envoyé de la cour au camp du chevalier de la reine, allait ainsi en porter l'annonce bienfaisante à Walter d'Avenel.

CXXVX. — LA PAIX !

La reine d'Angleterre, Elisabeth, si astucieuse d'habitude, avait été réellement sincère, momentanément, lorsqu'elle avait annoncé son intention de cesser les hostilités engagées contre l'Ecosse.

C'est que non seulement elle savait le peuple hostile à une guerre, assez peu heureuse en général ; mais, de plus, quelques heures avant la rébellion, devenue bientôt révolution, qui avait coûté la vie à Somerset, et ébranlé son trône à elle-même, Elisabeth avait reçu de graves nouvelles au sujet de son armée.

Le général anglais, devançant les instructions de sa souveraine, avait lui-même sollicité et obtenu une trêve de la générosité du chevalier d'Avenel.

Elle était près d'expirer et Walter d'Avenel se préparait à reprendre l'offensive, lorsqu'un héraut annonciateur de la fin de la guerre était arrivé.

Il était temps !

Le chevalier de Marie Stuart avait pris toutes ses dispositions pour rejeter à la mer les ennemis de sa patrie.

L'époux de Marie d'Avenel venait de recevoir aussi la nouvelle rassérénante de la présence de Marguerite au château de Noxford.

Et il lui tardait d'aller joindre sa joie à celle d'Ellen, ne songeant pas à jalouser son bonheur, quoi qu'il ne cessât de penser au fils qu'il croyait perdu.

Le chevalier de la reine surveilla donc avec une hâte plus impatiente encore l'embarquement des derniers soldats ennemis dont le départ allait laisser libre le sol natal.

Lord Rosberg et les seigneurs félons les plus compromis avec lui prirent place, eux aussi, sur les vaisseaux anglais.

CXXX. — APRÈS LA LETTRE

Ailleurs, des galops de chevaux résonnaient aussi sur la terre d'Ecosse.

Henri de Mercourt, Marguerite et le brave Martial avaient franchi les frontières sans encombre.

Aussi l'homme des forêts envoyé, il y avait déjà longtemps, par le duc de Noxford au manoir de Claymore, y était-il parvenu depuis quelques jours seulement, lorsque le highlander de faction signala l'approche d'une troupe importante.

Tout était émotion et ardentes espérances à présent chez les hôtes du manoir. Aussi Marie d'Avenel, Ellen et lord Mercy accoururent-ils sur le perron, se penchant anxieusement vers la large trouée ouverte à travers les grands arbres.

Anxieux, il leur semblait entrevoir, deviner plutôt une silhouette féminine entre deux cavaliers.

Tout d'un coup, un cri strident, éperdu, enivré jaillit de la poitrine d'Ellen.

Et, descendant d'un élan les degrés, elle s'élança à travers le jardin.

Son cœur de mère, plus clairvoyant que ses yeux, ayant reconnu son enfant, malgré la distance qui les séparait encore.

La clameur délirante d'Ellen était parvenue à sa fille.

VIN MORIN "GRESO-PHATES"

Guérit sans retour toutes les maladies de la Gorge ou des Poumons : Toux, Bronchite, Catarrhe, Grippe, Enrouement, Diphtérie et Consommation.
Agent pour les États-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, BOSTON, Mass.